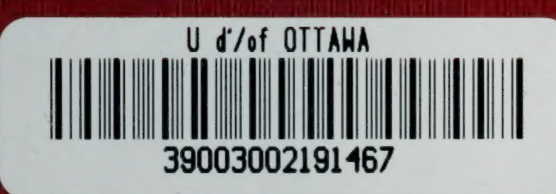

U d'/of OTTAWA
39003002191467

PIRON

ŒUVRES DIVERSES

SES POÉSIES — SA VIE

BONS MOTS — AVENTURES PLAISANTES

SAILLIES — CHANSONS, ETC.



PARIS

DELARUE. LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

ŒUVRES DIVERSES

DE PIRON

VIE DE PIRON

ALEXIS Piron naquit le 9 juillet 1689. Il était fils d'Aimé Piron, apothicaire, et d'Anne Dubois, sa seconde femme. Son éducation fut savante, utile et sévère. Malgré la vivacité de son âge, il fit d'excellentes études. Les grands modèles de l'antiquité grecque et latine lui devinrent si familiers, qu'il était saisi d'enthousiasme à la simple lecture des pensées qu'ils renferment. Ses parents combattirent en lui cet amour poétique qui ne pouvait s'accorder avec la médiocrité de sa fortune. Il fut donc obligé, pour condescendre à leur volonté, d'embrasser un état : il choisit celui d'avocat ; et déterminé enfin à suivre l'étude de la jurisprudence, il partit pour Besançon où il prit ses degrés.

De retour à Dijon, il se fit recevoir avocat, bien ré-

solu pourtant, à la première bonne cause qu'il perdrait, de renoncer à la profession. Mais, au moment même où il se préparait à son début, un dérangement imprévu arrivé dans la fortune de sa famille, l'éloigna pour jamais d'un état qui suppose au moins le nécessaire. Ce revers, loin de l'affliger, ne fit que redoubler en lui l'attrait qui le portait a se consacrer aux muses. Il s'abandonna donc à l'illusion qu'il s'était faite.

Son caractère franc et honnête, sa conversation pleine de sel et d'ingénuité, sa gaieté naturelle et soutenue, ses saillies toujours neuves et intarissables, le firent rechercher par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de collège nommé Jehannin, depuis conseiller au parlement de Dijon.

Piron était alors dans l'âge où un jeune cœur se livre avec feu aux premières impressions de l'amour. Cette passion, qui fit le tourment de ses beaux jours, produisit son goût pour la solitude. Jehannin voulut le rendre à la société, il lui fit des reproches sur sa conduite sauvage. Piron répondit à ses reproches avec beaucoup de vivacité, et lui démontra avec fermeté les dangers qui suivent ordinairement une vie licencieuse et consacrée à la mollesse et à la paresse. Jehannin crut devoir répondre à la morale de Piron par une

ode, dans laquelle il chantait les douceurs de la paresse et les plaisirs de l'amour. Piron reçoit cette ode : quelle fut sa surprise de la trouver remplie d'images indécentes et lascives, de maximes dangereuses et libertines, de vers heureux et pleins d'harmonie; enfin l'ode lui tombe des mains à la dernière strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse. et le mot le plus obscène. Sortant tout à coup de son étonnement par un grand éclat de rire, piqué d'une sale émulation, et croyant que son ami lui faisait un défi, il lui répond sur-le-champ, lui rend ode pour ode, et trouve plaisant de commencer sa pièce par le même mot qui terminait celle qu'il venait de lire. Son imagination le servit au delà de son espérance : il mit en très peu de temps la dernière main à l'ouvrage, et l'envoya à son ami, en le priant de jeter l'ode au feu aussitôt qu'il l'aurait lue, et de ne la communiquer à personne. Jehannin n'eut rien de plus pressé que de violer le secret et d'en donner connaissance à quelques jeunes conseillers de ses amis qui ne se firent point un scrupule de la lire à huis-clos et même en en présence du président Bouhier. Le procureur général en fut informé, et crut devoir mander Piron qui, saisi d'effroi, et se doutant qu'il était trahi, courut chez Jehannin, pour l'accabler de reproches. Celui-ci,

egalement alarmé, vole chez le président Bouhier pour réclamer sa protection en faveur de Piron. « Rassurez Piron, dit le président Bouhier; qu'il se rende sans tarder chez le procureur général, et qu'il désavoue son ouvrage; et, pour peu que le procureur général insiste, que Piron déclare qui en est l'auteur, qu'il me nomme hardiment, la chose en demeurera là, et je saurai rendre à Piron, en temps et lieu, ses droits de propriété. »

Avec cette réponse, Piron se rendit chez le procureur général qui lui demanda quel était l'auteur des vers : il nomma le président Bouhier. A ce nom, le procureur général sourit, et après lui avoir fait une sévère réprimande, il le congédia.

Telle fut l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence, qui fut fait en 1710. Piron n'avait alors que vingt ans.

Piron avait la vue très faible et très basse. Sans ce défaut, il aurait pu tirer un grand avantage de son écriture qui était presque aussi belle que le burin. Il fallut faire usage de cette misérable ressource. Il entra chez un financier en qualité de second secrétaire, aux appointements de 200 livres par an; il suivit le financier dans une tournée. Ce financier avait le goût des lettres, et de plus, des prétentions au bel esprit.

La franchise de Piron lui déplut. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on était blessé de sa franchise, et qu'il était temps de se retirer. Il rentra dans le sein de sa famille avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre pourquoi l'ignorance et les demi-talents trouvaient des protecteurs, tandis que le génie et le vrai mérite en manquaient toujours.

Il revint donc à Dijon, où il continua, comme auparavant, de mener tantôt une vie studieuse et solitaire, tantôt agréable et dissipée.

Quelques années après son retour, en 1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs dans une ode burlesque et satirique, qui donna lieu à un déluge de couplets dont on l'accabla. Piron y riposta, et mit les rieurs de son côté. On verra dans le cours de ce volume, les aventures, les traits plaisants et les saillies ingénieuses qui furent le résultat de cette espèce de guerre de couplets.

Piron, quelques années après, résolut de venir à Paris pour y tenter fortune. Il abandonna donc,

en 1719, le foyer paternel, et se rendit à Paris sous les auspices de la Providence, c'est-à-dire sans argent ni crédit. Muni de quelques lettres de recommandation, il fut employé chez le chevalier de Belle-Isle, à transcrire des mémoires manuscrits, des projets de négociations, des traités, etc., on lui en donna même pour l'occuper pendant dix ans.

Déjà six mois s'étaient écoulés, sans que Piron eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebutant et si triste. Vainement il demanda audience au chevalier, elle lui fut toujours refusée. Ce ne fut qu'à l'aide d'un stratagème innocent qu'il parvint enfin à obtenir le payement de son travail : il attacha au cou du chien de Belle-Isle, une pièce de vers où il exposait ses besoins. Le secrétaire, sans soupçonner que la pièce de vers fût de lui, lui apporta le prix de son salaire.

Ce secrétaire se croyait poète, et son coup d'essai fut une tragédie. Il la lut en présence de ses amis et de Piron qui, seul, lui en fit remarquer les défauts. Cette franchise, qui aurait dû lui faire un ennemi, lui concilia au contraire un ami dans la personne du secrétaire. Ce fut ce dernier qui l'engagea à faire cette belle inscription pour la ville d'Arcy qui avait été brûlée :

La flamme avait détruit ces lieux,
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux,
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

Piron demeura quelque temps encore chez le chevalier de Belle-Isle, travaillant beaucoup et gagnant peu. Enfin, pressé par ses amis, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du comte de Boulainvilliers, et se mit à travailler pour l'Opéra-Comique. La première pièce qu'il donna à ce théâtre, fut *Arlequin-Deucalion* : elle eut le plus grand succès et fut cause qu'il consacra pour un temps ses travaux et ses veilles à l'Opéra-Comique.

Il abandonna enfin les jeux de Momus, pour parcourir une plus noble carrière. La comédie des *Fils ingrats*, qu'il donna en 1728, et dont il changea depuis le titre en celui de l'*École des pères*, fut son premier essai sur la scène française ; elle fut accueillie favorablement du public qui conçut les plus grandes espérances du talent de l'auteur.

En 1730, il fit paraître *Callisthène*, comédie qui n'eut qu'un médiocre succès. Elle fut retirée à la dixième représentation. Ce fut à cette époque qu'il eut le bonheur de faire la connaissance de M. de Livri qui devint alors son généreux bienfaiteur. Il se vengea du juge-

ment que le public avait porté de sa tragédie, par une pièce charmante intitulée *la Calotte du public*. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aisément à son tour d'esprit original, et aux traits plaisants dont cette satire était assaisonnée.

Le hasard lui fit lier la connaissance la plus intime avec Collé, auteur de *la Partie de chasse de Henri IV*, et de plusieurs autres pièces charmantes. Leurs caractères sympathisaient si bien, qu'ils ne se séparaient guère lorsqu'il s'agissait de quelque partie de plaisir. Ils allaient souvent dîner ensemble chez Gallet, marchand épicier, un des meilleurs chansonniers que la France ait eu depuis l'origine du vaudeville. Ce Gallet avait été admis dans une société de gens de lettres dont étaient aussi Piron et Collé. Ils se rassemblaient, deux fois la semaine, à souper chez une dame, belle autrefois, mais qui, n'ayant plus d'autre rôle à jouer, dans le monde, que celui de dévote ou de bel-esprit, avait préféré ce dernier, comme plus amusant.

Piron était encore lié avec une société de gens de lettres, qui se réunissaient régulièrement toutes les semaines, pour souper à frais communs, chez un nommé Landel, traiteur, rue de Bussy. Le *Caveau* était le nom qu'ils avaient donné au lieu de leur assemblée. Là, s'était formé une espèce d'aréopage qui

eut une grande célébrité. On y lisait avec le ton de la modestie, et l'on jugeait sans prévention ni partialité. C'est là que les deux Crébillon, Bernard, la Bruyère, Gresset, Collé, et une infinité d'autres gens de lettres distingués entouraient Piron, l'animaient, faisaient éclore de son imagination cette foule de bons mots, ces saillies pleines de feu, qu'on ne se lassait point d'entendre. Le Caveau, devenu trop fameux, ayant excité la curiosité de la ville et de la cour, ne subsista plus que jusqu'à la fin de 1739.

Dans cet intervalle, il déploya dans *Gustave* toutes les ressources de son génie. Il dédia sa tragédie au comte de Livri, son bienfaiteur.

Il donna ensuite au Théâtre-Français la pastorale des *Courses de Tempé*. Il accompagna cette pièce champêtre de la comédie de *l'Amant mystérieux* qui essuya le désagrément d'une chute. Mais il s'en releva en 1730, avec le triomphe le plus complet, et la gloire la plus durable, en faisant paraître la *Métromanie*, cette pièce qui eut le plus grand succès, et l'obtiendra constamment jusqu'à la postérité la plus reculée.

Une forte constitution, une santé robuste, une gaieté inaltérable, promettaient à Piron les plus longs jours, mais, aussi peu fortuné qu'il l'était, comment envisager la vieillesse, sans la redouter? La Providence lui

ménagea une ressource dans le mariage qu'il contracta à son retour de Bruxelles, où il était allé visiter J.-B. Rousseau, avec Marie-Thérèse Quinaudon, âgée de 53 ans, qu'il avait connue chez la marquise de Mimeure. Cette demoiselle jouissait de 2,000 liv. de rentes viagères, auxquelles le généreux comte de Livri ajouta, par le contrat de mariage, 600 liv. de rentes aussi viagères, au profit de Piron.

Le lien qui serra leur union, fut celui de la simple et pure amitié ; rien ne troubla leur bonheur pendant les quatre premières années de leur mariage. C'est dans ce temps qu'il composa sa tragédie de *Fernand Cortez*, le dernier de ses ouvrages dramatiques, et qui fut joué pour la première fois, le 8 janvier 1744 ; le public ne la goûta point ; il lui eût été possible d'en faire disparaître les défauts, mais jamais il ne voulut consentir à y faire quelques corrections.

Tandis qu'il se consolait du peu de succès de sa tragédie, il éprouva, pour la première fois, la tristesse et l'affliction. Les mauvais procédés d'un homme, à la fortune duquel il avait contribué, la perte de sa femme, et le chagrin que lui causa sa mort, absorbèrent pour quelque temps son âme toute entière.

Malgré les droits incontestables de Piron aux honneurs littéraires, il ne put jamais parvenir à obtenir

une des places de l'Académie. Nivelle Lachaussée, sur lequel il avait fait quelques plaisanteries, et qui s'en offensa, mit tout en œuvre pour opérer son exclusion : il y réussit. On verra dans la suite quelle était cette plaisanterie. Mais s'il ne put obtenir un fauteuil à l'Académie, il en fut dédommagé par une pension de mille livres que le roi lui accorda sur sa cassette, par les soins de Mme de Pompadour.

La pension de mille livres que le roi avait faite à Piron, le mit en état d'attendre d'autres grâces. Il en obtint en effet une autre, sur le produit du Mercure, de 1,200 livres, pour en jouir du 1er janvier 1755 ; elle fut portée à 2,000 liv., en 1761.

Les obstacles qui l'avaient éloigné de l'Académie française, n'empêchèrent point l'académie de Dijon de l'adopter : il y fut reçu en 1762.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec Piron, rendent justice à la beauté de son âme, à l'excellence de son cœur. Il écrivait en 1766, à M. Legoux de Gerland :

« Je voudrais voir tous ceux que j'aime et que j'estime, ne faisant qu'un même cercle, et moi, dans le centre, les faire rire à la ronde, dût-ce être à mes dépens. Le singe n'aurait point de regret de sa monnaie, en si belle et pleine jouissance. »

Avec quelle effusion de cœur ne parlait-il pas de ses illustres et principaux bienfaiteurs! Il aimait à s'entretenir avec eux, à leur parler de leurs bienfaits et de sa reconnaissance.

Sensible au mérite de ses rivaux, Piron ne les attaqua jamais, et l'épigramme, qu'il avait toujours prête, n'était que pour sa défense.

Une chute fameuse qu'il fit au mois de décembre 1772, hâta son dernier moment. Malgré cet accident, il conserva sa gaieté jusqu'à la mort. Il mourut le jeudi 21 janvier 1773, à onze heures du soir, âgé de quatre-vingt-trois ans.

RECUEIL

Des aventures plaisantes, bons mots, saillies ingénieuses, etc., d'Alexis Piron

En 1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs, et célébra leurs exploits dans une ode burlesque et satirique. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, il passa pour l'auteur des couplets, et la guerre s'alluma.

Les hostilités commencèrent par un déluge de couplets dont on accabla Piron. Celui-ci, par ses traits plaisants et malins, rangeait toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'était vide : Piron l'occupait sans cesse aux dépens de ses ennemis ; il allait dans la campagne des environs de la ville, coupant, abattant, arrachant tous les chardons qui s'offraient à sa vue.

— Eh ! parbleu, répondait-il aux passants qui l'interrogeaient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnait ces chardons, je suis en guerre avec les Beaunois, je leur coupe les vivres. On aurait pu, de part et d'autre, en demeurer là. Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour le prix de l'arquebuse. Piron voulut y aller : on l'avertit en vain du danger qu'il courait ; il partit à pied, de Dijon, pour se rendre à Beaune. Son ami Jehannin l'accompagna jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là, de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui, et l'on marcha toute la nuit. Il était cinq heures du matin, lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Il descendit dans la maison où il était attendu, il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, lorsqu'un bruit d'instruments guerriers, qui annonçait l'ouverture du prix, le fit sortir de table où il était encore avec ses amis. Il descendit dans la rue, pour être plus à portée de voir défiler les chevaliers. Ceux de l'arquebuse de Dijon ouvraient la marche : à peine eurent-ils aperçu Piron, qu'ils s'arrêtèrent, et l'ayant entouré, le pressèrent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avaient entendus les effrayaient pour lui. On lui dit que son arrivée avait

fait du bruit dans la ville, et qu'il était menacé de quelque danger. Piron n'écouta rien, il ne fut sensible qu'à l'amitié qu'ils lui témoignaient dans cette circonstance critique, il les en remercia en disant :

Allez ! je ne crains pas leur impuissant courroux,
Et quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

Les chevaliers Dijonnais voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, et le quittèrent à regret. Toutes les compagnies passèrent ainsi en revue devant lui, les Beaunois fermaient la marche. Comme ils l'avaient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ses yeux quarante épées nues ; mais chaque chevalier, en lui présentant la pointe baissée, l'honora d'un salut, auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses lèvres, en leur faisant entendre par ce signe, qu'il serait désormais plus circonspect.

Piron, le lendemain, au lieu d'assister aux divertissements, alla passer la journée chez les prêtres de l'Oratoire, qui l'avaient inviter à dîner, et où il avait un frère, Il ne sortit de la communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la comédie.

Les Beaunois n'avaient rien pour rendre la journee brillante : ils avaient arrêté une troupe de comédiens, et fait dresser un théâtre dans une vaste grange. Piron, arrivé à la porte du spectacle, ne sachant quelle pièce on allait jouer, s'adressa au plus apparent de ceux qui faisaient foule, et qui, par un air plus avantageux que les autres, et donnant des ordres, paraissait devoir être plus instruit : — *Les Fureurs de Scapin*, lui dit le jeune Beaunois. — Ah! monsieur, répond Piron en le remerciant, je croyais que c'était *les Fourberies d'Oreste.* Et tout de suite il alla se placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la salle, qu'on lui lança mille brocards qu'il repoussa, toujours avec sa supériorité ordinaire. Enfin la toile se lève : le bruit cesse jusqu'au troisième acte; mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître qui, sans doute, trouva cette scène attendrissante, apostropha tout à coup le parterre qui était fort tranquille, d'un « paix-là, paix, messieurs, on n'entend pas! — Ce n'est pas faute d'oreilles, » cria Piron mot qui pensa coûter cher à notre poète. Après beaucoup de bruit, le calme se rétablit heureusement.

Il n'attendit pas que la toile fût baissée pour sortir,

espérant se sauver à la faveur de la nuit. Il fut atteint dans sa course par une troupe de jeunes gens, l'épée à la main ; alors il redoubla sa course en leur criant :

— Messieurs, vos fers me blessent, et leur fit perdre bientôt la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ses ennemis bien loin ; il s'arrête un moment pour respirer, et se félicite d'avoir échappé au plus grand danger, lorsqu'il se voit de nouveau assailli par cette jeunesse furieuse, prête à le percer de mille coups. Malgré sa force et sa vigueur, il allait succomber sous le nombre, si le maire de la ville, devant la maison duquel cette scène se passait, ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui, où il passa le reste de la nuit. Il sortit de Beaune anssitôt qu'on eut ouvert les portes.

Un jour, Piron, Gallet et Collé, devaient aller souper chez une femme bel-esprit ; ils se firent attendre : on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire. Tout annonçait la présence du plaisir, et tout invitait à s'y livrer sans contrainte. La gaieté s'empara des convives dès le premier service : la chère était délicate et fine, les vins excellents, de toute espèce. L'hôtesse, qui avait de l'esprit, faisait les honneurs du repas

avec des grâces qui ajoutaient encore à ses attentions, et ses yeux semblaient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiraient. Jamais Piron ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'était des éclairs continuels, entremêlés de joyeux couplets et des impromptus de Gallet et de Collé qui s'attaquaient et se répondaient alternativement. Pour intermède, un champagne mousseux et frais, pétillant dans des verres remplis aussitôt que sablés, faisait oublier l'heure, et ranimait à chaque instant le plaisir et la joie.

La nuit était déjà fort avancée, et l'on ne songeait pas encore à sortir de table. Enfin on se lève, on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveler souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue du Harlay, sur le quai des Orfèvres, Piron, voulant congédier ses deux compagnons, s'arrête tout à coup, leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour regagner le quartier Saint-Eustache, où ils logeaient, et se dispose à aller seul dans le faubourg Saint-Germain, où il demeurait. Loin d'y consentir, Gallet et Collet s'obstinent à ne point le quitter, et veulent le reconduire malgré lui. Grand débat des plus

comiques de part et d'autre : ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, et lui racontent mille histoires de voleurs; ils cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit : vaines représentations! il persiste, sous divers prétextes, à s'en aller seul, il leur donne surtout pour raison, qu'il a dans la tête une pièce de vers, qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : « Songe donc, mon cher Piron, lui dirent-ils avec une effusion de cœur que le vin rendait encore plus tendre, songe donc que tu as un habit de velours tout neuf; qu'au premier coin de rue, le premier voleur que tu rencontreras, trompé par l'apparence, en te voyant si bien vêtu, te prendra pour un financier, t'attaquera et te tuera, pour avoir ton argent et ton habit . Quelle douleur d'apprendre demain matin que... » — « Ah! messieurs, interrompit brusquement Piron, c'était mon habit que vous vouliez reconduire! que ne le disiez-vous plutôt? tenez, le voilà; quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'attaqueront plus... » En un clin-d'œil, l'habit est bas, tombe aux pieds de Gallet et Collé, et Piron part comme un éclair. Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après Piron, lui criant qu'il va s'enrhumer; mais le temps

qu'ils avaient perdu à s'étonner, Piron l'avait employé à gagner le bout du quai; il revenait même sur ses pas, escorté d'un escouade du guet qui, voyant un homme en chemise, courant à toutes jambes, l'avait interrogé, et, sur ses réponses, l'avait cru effective ment dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue dans l'instant même, à la rencontre de deux hommes courant avec un habit qu'ils emportaient. On les entoure : on demande à Piron si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé? Oui, répondit-il. Aussitôt on reprend l'habit, qu'on lui rend, et l'on arrête Gallet et Collet. Gallet, auquel une nuit passée au Châtelet, pouvait faire grand tort dans son commerce, ne se souciait point de suivre l'aventure jusqu'au bout : il veut expliquer le fait; mais la garde est sourde, et lui dit de marcher : il résiste, on lui présente les menottes. Cette offre lui fit prendre son parti : il marcha. Quant à Collet, le guet lui ayant demandé son épée, il la remit entre les mains de l'officier, avec la même fierté et en parodiant les paroles que prononce le comte d'Essex, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il remet la sienne :

. . . .
. . . . Prenez
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois terrible à l'Angleterre;
Marchons; quelque douleur que j'en puisse sentir,
Vous voulez votre perte, il faut y consentir.

Aussitôt on les conduisit chez le commissaire

Piron, en pleine liberté, marchait à la tête de l'escouade, à côté du sergent qu'il questionnait comiquement en chemin, sur le sort des deux voleurs; et le sergent lui répondait très-sérieusement « Ils seront pendus, s'il ne leur arrive pas pis ! » Cependant, voyant qu'il était temps de ne pas pousser plus loin l'aventure, Piron voulut changer de ton, et persuader, tant au sergent qu'à l'escouade, que ces deux personnes étaient ses amis, qu'ils venaient de souper ensemble, et que c'étaient de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire : Piron se fâche et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. — Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens, et vos amis ! Vous voulez sauver des voleurs : patience; vous allez voir que le commissaire va envoyer vos amis en prison... Comme ce colloque finissait, on arrive à la porte du commissaire qui était couché, mais son clerc ne l'était pas encore.

Qu'on se figure, en présence de ce clerc, nos trois personnages dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chère, et ayant la tête un peu échauffée, on aura l'idée de la scène qui se passa. D'abord le sergent commence son rapport; mais il est si plaisamment interrompu, et tant de fois, par Piron, qu'il ne peut l'achever. Alors Piron, prenant la parole, fait un récit fidèle et succinct du prétendu délit. Malheureusement le clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge, et l'historien d'imposteur; il prend sa plume, ordonne qu'on réponde, et dit qu'il va dresser procès-verbal — Tout comme il vous plaira, dit Piron, dépêchez-vous; je vous aiderai à le mettre en vers si vous voulez. Parler de vers à ce clerc, c'était lui parler hébreu; aussi répliqua-t-il : Pas tant de verbiage, procédons, et commençons par vous : votre nom? — Et le vôtre? — Ah! vous plaisantez la justice! — Je ne plaisante point la justice, poursuit Piron; mais je vous trouve plaisant de vouloir savoir mon nom, avant que je sache le vôtre. Le clerc, dont l'esprit n'était pas des plus déliés, traite le propos de rébellion à la justice, et menace Piron de l'envoyer en prison. A la fin, Piron se nomme : le clerc continue de l'interroger, et lui demande : Quel est votre état? que faites-vous? — Des vers. — Qu'est-ce que des vers?

Vous moquez-vous encore de moi? — Je ne me moque point; je fais des vers : et, pour vous le prouver, je vais en faire tout à l'heure sur vous, pour ou contre, à vo-re choix. — Je vous ai déjà dit que je n'entendais rien à tout ce verbiage, et, si vous me poussez à bout, vous pourrez bien vous en repentir.

Le clerc ayant cessé d'interroger Piron, entreprit Gallet, auquel il fit également décliner son nom, Puis élevant la voix : — Quel est votre profession? Que faites-vous? — Des chansons, monsieur, lui répond modestement Gallet. — Oh! pour le coup, je vois qu'il faut nécessairement éveiller M. le commissaire. — Ne troublez point monsieur, le repos de M. le commissaire, repartit respectueusement Gallet; laissez-le dormir : vous êtes si fort éveillé, que vous valez, à vous seul, sans compliment, un commissaire, deux commissaires, trois commissaires ensemble. Au reste, rien n'est plus vrai; je fais des chansons, et vous devez même, si vous avez du goût, savoir par cœur la dernière, qu'on chante depuis un mois, dont voici le refrain, et tout de suite Gallet chante :

Daphnis m'aimait,
Le disait
Si joliment,
Qu'il me plaisait
Infiniment.

— Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impose point : je suis réellement chansonnier, et de plus, (en faisant au clerc une profonde révérence) marchand épicier en gros, pour vous servir, rue de la Truanderie.

A peine Gallet eut-il cessé de parler, que Collé, saisissant la parole, pour ne pas donner au clerc le temps de l'interroger : « Je vais, lui dit-il, vous éviter la peine de me faire des questions ; je m'appelle Charles Collé ; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache : ma profession est de ne rien faire, ce dont ma famille enrage ; mais lorsque les couplets de monsieur sont bons, je les chante. » Aussitôt Collet se met à chanter :

Avoir dans sa cave profonde
Vin excellent, en quantité;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité.
Il n'est point de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaieté.

Puis, en montrant Piron : Et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame. Et soudain il déclame avec emphase :

J'ai tout dit : tout, seigneur; cela doit vous suffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En achevant ces mots, Collé s'avance en héros vers la garde qui riait à gorge déployée de ce burlesque interrogatoire. Le clerc seul, loin de rire, pâlissant de colère, devient furieux, se lève, et court éveiller le commissaire. Piron lui crie d'un ton railleur : Eh! monsieur, ne nous perdez pas; nous sommes des enfants de famille.

Le commissaire était si profondément endormi, qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendait, la scène avait changé de lieu, et se passait dans la cour. Piron, le principal héros de la pièce, soutenait merveilleusement son caractère, et ne laissait point refroidir l'action. Il y jetait, à toute minute, l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins, depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étaient à leurs fenêtres, une lumière à la main, et faisaient, avec les gens du guet, retentir l'air

de si grands éclats de rire, que ce bruit, mieux que les efforts du clerc, réveilla le commissaire. Il descend tout chancelant, bâillant encore et se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas; sa cour remplie de monde; les rires immodérés des voisins, hommes, femmes, enfants et domestiques, tous en chemise [1]; la garde presque pâmée, et se tenant les côtes à force de rire; nos trois acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant avec une admirable volubilité, et les deux autres l'écoutant dans des attitudes grotesques et comiquement sérieuses : tout cela lui paraît un songe, il ne sait où il est : il se frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promène ses regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, et se réveille enfin tout à fait. « — Ouf! voilà bien du bruit! qu'est-ce que tout « ceci? Voyons... » Alors s'adressant à Piron. — Qui « êtes-vous? Votre nom? » — Piron. — Quel est votre état? — Poète. — Poète? — Oui, monsieur, poète. Eh! où vivez-vous donc pour ne pas connaître le poète Piron? Je le passais à votre clerc. Quelle idée aurais-je de vous, d'ignorer mon état, quand je me nomme? Oui, monsieur, mon état est d'être poète. état le plus

1. La scène se passait vers la fin du mois de mars en 1731.

grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent. Quelle honte pour un officier public de ne pas connaître le poète Piron, auteur des *Fils ingrats*, applaudis si justement de tout Paris ; de *Callisthène*, qu'il a si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public, par des vers qui valent une démonstration !... Piron aurait poussé plus loin cette véhémente tirade, si le commissaire, avec une sorte de vivacité assez plaisante, ne l'eût interrompu en lui disant : — Que parlez-vous de pièces de théâtre ! Savez-vous que Lafosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est l'auteur de la belle tragédie de Manlius ? Comment la trouvez-vous ? Hein ? Oh ! mon frère était un homme de beaucoup d'esprit ! — Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une... bête, quoique prêtre de l'Oratoire, et que je fasse des tragédies, répond Piron avec une sorte d'enthousiasme risible, et se donnant en même temps des louanges outrées. Ce trait assez vif, et très cavalièrement exprimé, ne fâcha point le commissaire Lafosse, qui le prit en galant homme. A la contenance des acteurs, à la gaieté de leurs propos, il ne fut pas longtemps à percer le mystère de toute cette aventure. Il se la fit raconter par Piron, et s'en amusa beaucoup ; après

quoi il renvoya ces messieurs, en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui, le samedi suivant, dîner et manger des huîtres. — Ah! mes amis, dit Piron, en sortant de la maison du commissaire, rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le guet.

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le commissaire Lafosse en fit le lendemain son rapport à M. Hérault, alors lieutenant de police. Ce magistrat connaissait beaucoup Piron, avec lequel il avait dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire et voulut en divertir sa famille. Piron se rendit aux ordres de M. Hérault, lequel, affectant un air grave et sévère en le voyant paraître, le traita d'abord de tapageur, et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avait fait la nuit précédente. Piron ne se démonta pas; sa mauvaise vue l'empêcha de reconnaître les personnes qui étaient dans le cabinet, et, s'imaginant être devant un juge assis dans son tribunal, il commença et poursuivit si comiquement son récit jusqu'à la fin, que la gravité de ses auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre; et M. Hérault, après avoir ri tout à son aise, dit : — C'est fort bien

mon cher Piron, mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie? — Eh! qui serait assez hardi, monsieur, répliqua Piron, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu?... Effectivement il présenta, dans le moment même, le chapeau de M. Hérault, qu'il avait pris, par mégarde, pour le sien, le jour qu'il avait dîné avec ce magistrat.

La mort de l'abbé Terrasson, laissa en 1750, une place vacante à l'Académie Française. Plusieurs académiciens engagèrent Piron à se présenter, malgré toutes les plaisanteries qu'il s'était permises et qu'il se permettait journellement sur ce corps en général, et sur ses membres en particulier. Ils étaient trop sensés pour lui en faire un crime, et ils riaient les premiers de ses bons mots. Ils le déterminèrent donc à faire les visites d'usage.

Piron remplit le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuse qu'observent ordinairement les candidats, mais très gaiement, et peut-être même un peu trop cavalièrement. Entre autres plaisanteries, il laissa, chez un des trente-neuf électeurs, Nivelle de

la Chaussée, son billet, sur lequel il écrivit ces deux vers amphigouriques, tirés de l'une des pièces de ce comique larmoyant :

> En passant par ici, j'ai cru de mon devoir,
> De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir

Le directeur l'engagea même de prendre tout le temps nécessaire pour composer son discours de réception. Piron l'en remercia, et lui répondit en riant : — Ne vous inquiétez point de cette corvée, nos deux discours sont déjà faits ; ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection. — Comment cela? lui demanda le directeur un peu surpris. — Comment cela! repartit Piron. Le voici : Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, puis, à haute et intelligible voix, je dirai : Messieurs, grand merci ; et vous, sans m'ôter votre chapeau, vous me répondrez : monsieur, il n'y a pas de quoi... A ces mots, le directeur partit d'un faux éclat de rire, et lui tourna le dos.

Le jour de l'élection arrivé, l'abbé de la Bletterie fut élu, mais cette nomination ayant déplu au roi, ce fut M. de Mairun qui obtint la place vacante.

On avait desservi Piron auprès du roi. Nivelle de la Chaussée ne fut pas un des moins ardents à écarter du fauteuil l'auteur de la *Métromanie,* qui en fut dédommagé, en quelque sorte, par une pension de 1,000 livres, qui lui fut accordée sur la cassette du roi, par l'entremise de Mme de Pompadour.

PEU de jours après son exclusion, comme il était à dîner, on frappe à sa porte, le domestique ouvre, et trouve un homme rangeant des bouteilles. Piron se lève de table, voit les bouteilles, interroge le porteur. Une voix de stentor lui crie du bas de l'escalier : — Prenez toujours, et buvez : ce sont quarante bouteilles du vin d'Espagne le plus exquis... Porteur, achève et descends vite ; je t'attends. — Mais encore faut-il savoir de quelle part, demande Piron à la voix ? Point de réponse ; le porteur finissant de poser les bouteilles, reprend sa hotte et s'en va.

Cette aventure donna lieu à conjecturer à Piron que ce ne pouvait être qu'un présent des quarante de l'Académie, ou une galanterie espagnole, faite à une muse bourguignonne. Parmi les quarante bouteilles, il s'en trouva une dont le goulot était cassé net, et

cependant elle était bouchée comme les autres. — Oh! pour le coup, dit Piron, cette bouteille confirme ma conjecture, elle est le contingent du président de l'académie naissante de Berlin, le géomètre Maupertuis, lequel, étant en froid avec moi, depuis quelque temps, aura voulu calculer la somme de plaisir qu'il est forcé de me procurer, à l'exemple de ses confrères, en me fournissant son quarantième moins un goulot. Ce problème est aisé à résoudre.

Plein de son idée, il écrit à l'académie, et commence sa lettre par ces beaux vers que Lafontaine met dans la bouche du paysan du Danube.

Romains, et vous sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister;
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Rien qui ne gâte une harangue.

« Messieurs, depuis que, de votre mouvement, vous daignâtes m'honorer de vos suffrages; et que, par vos officieuses représentations, il a plu au roi, qu'on avait indisposé contre moi, de substituer à l'honneur peu mérité que vous m'avez fait, des bontés encore

moins méritées, je vous dois des remerciments, et je les médite... Mais souffrez que je les diffère encore quelque temps, et que je m'occupe aujourd'hui, tout entier, de l'objet qui me fait prendre la liberté de vous écrire. Je reçois, dans ce moment, quarante bouteilles de vin d'Espagne, sans avoir pu me procurer la satisfaction de savoir à qui je suis redevable d'un cadeau si galant, et si fort de mon goût. Je suis, à la vérité, dans la singulière habitude de cette espèce de torture. En bon philosophe, je tâche de m'y faire, et je m'y fais. Mais ici, un peu fondé sur les circonstances, je m'avise et je me plais dans l'idée que c'est vous, messieurs, qui vous êtes divertis à faire cette galanterie espagnole à une muse bourguignonne. Ma modestie néanmoins me jette dans l'incertitude, et c'est la première fois que je ne veux point l'écouter. Je suis trop glorieux des bontés que vous me témoignez. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander, c'est de continuer ces mêmes bontés après ma mort. Daignez être les dépositaires de mes dernières volontés. Je les joins ici telles que la franchise, dont j'ai fait profession toute ma vie, me les a dictées.

« J'emporterai dans le tombeau la reconnaissance éternelle que vous m'avez inspirée. Heureux de mou-

rir, après vous avoir donné des preuves du profond respect, avec lequel je suis, messieurs, votre admirateur.

PIRON. »

Son testament était à la suite de cette lettre, on y reconnaît sans peine l'originalité de l'auteur, et cette gaieté aimable qui ne l'a jamais abandonné. Le voici :

« Je me recommande à la postérité. J'espère plus dans son indulgence, que dans celle de mes contemporains. Comme j'ai toujours fui la vaine gloire, et que je crains qu'une main amie ou ennemie ne barbouille mon tombeau d'une plate ou méchante épitaphe, je veux qu'on y grave celle-ci :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

« Je laisse mes ouvrages en proie à tous les journalistes, de quelque pays, profession, qualité, et secte qu'ils soient, sauf l'hypothèque des satiriques des critiques, des compilateurs, des plagiaires, et des commentateurs. Le grand Corneille ne leur étant point échappé, il y aurait de l'indécence à moi, du ridicule

même, de ne pas me laisser tourmenter, fouiller et saisir par ces barragers,

« Je lègue aux jeunes insensés, qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs ; je leur laisse, dis-je, mon exemple, ma punition, et mon repentir sincère et public.

« Je laisse enfin mon cœur à l'immortelle Académie française, et la supplie de vouloir bien recevoir à gré ce petit diamant, assez précieux par sa rareté, n'y ayant, chez le Mogol même aucuns joyaux qui vaillent un cœur vraiment reconnaissant. »

Sa lettre et son testament écrits, il prend son verre rempli de vin d'Espagne, et s'adressant à sa nièce : « Voilà, dit-il mes grandes affaires faites. Dût ce verre de vin terminer ma vie, j'aurai du moins eu le plaisir de la finir aussi délicieusement que ce drôle d'Anglais, qui, ayant le choix du genre de sa mort, aima mieux se noyer dans une tonne de malvoisie que de se faire ouvrir les veines, comme Sénèque. » Puis après avoir bu la moitié de son verre : Quel parfum ! s'écria-t-il.

Ah qu'il est bon! c'est la liqueur choisie.
Le pur nectar, la céleste ambroisie,
Qu'on sert aux dieux dans leur félicité!
Boire à longs traits de cette malvoisie,
C'est partager leur immortalité.

Sa nièce riait de tout son cœur de la gravité comimique avec laquelle il rendait ses actions de grâce.

— Mais, mon oncle, lui dit-elle, si ce n'est pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau, voilà toutes vos belles actions de grâce perdues. — Non, ma fille, non; que ce soit l'Académie ou tout autre qu'elle, j'aimerais mieux ne boire que de l'eau toute ma vie, que de passer pour un ingrat.

Piron avait coutume d'aller presque tous les matins au bois de Boulogne, pour y rêver à son aise. Un jour il s'y égara, et n'en sortit qu'à quatre heures du soir, si las de sa promenade, qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des piliers de la porte. A peine est-il assis, que, de droite et de gauche, il est salué par tous les passants qui entraient et sortaient à pied, à cheval ou en voiture. Piron d'ôter son chapeau, plus ou moins bas, suivant la qualité apparente des personnes. — Oh! oh! disait-il en lui-même : je

suis beaucoup plus connu que je ne le pensais? Que M. de Voltaire n'est-il ici, pour être témoin de la considération dont je jouis en ce moment! lui, devant lequel je me suis presque prosterné ce matin, sans qu'il ait daigné autrement y répondre que par léger mouvement de tête!

Pendant qu'il faisait ces réflexions, le monde allait et revenait à la fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très fatigant pour Piron : il l'ôta tout à fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluaient.

Une vieille survient qui se jette à ses genoux, les mains jointes. Piron, surpris et ne sachant pas ce qu'elle veut : — Relevez-vous, lui dit-il, bonne femme, relevez-vous; vous me traitez en faiseur de poème épique ou de tragédie, vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur là; je n'ai fait parler jusqu'à présent que des marionnettes. Mais la vieille restant toujours à genoux sans l'écouter, Piron croit apercevoir qu'elle remue les lèvres, et qu'elle lui parle; il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents : c'était un *ave* qu'elle adressait à une image de la

Vierge, placée directement au-dessus du banc où Piron s'était assis. Alors il lève les yeux et voit que c'est à cette image que s'adressaient aussi tous les saluts qu'il avait pris pour lui. — Voilà bien les poëtes, dit Piron en s'en allant, ils croient que toute la terre les contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe pas seulement s'ils existent,

VOLTAIRE avait quelques petits ressentiments contre Piron : il chercha à s'en venger. Ce dernier était bien reçu chez la marquise de Mimeure, où Voltaire allait assez souvent. Un jour l'auteur de la *Henriade* arrive chez la marquise d'un air triomphant, et tenant à la main l'*ode à Priape* de Piron, et que celui-ci croyait ensevelie depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la marquise, Voltaire s'écrie : Madame voici du neuf; il y a un peu de gravelure, mais un bon esprit comme le vôtre n'est pas à cela près. Et de suite il se met à déclamer la première strophe, continue hardiment la lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la marquise qui lui ordonne en vain de se taire; il n'en fait rien; elle se bouche les oreilles, il élève la voix davantage; elle appelle ses gens, il en rit, poursuit jusqu'à la fin, gagne

la porte en disant, à la marquise : C'est pourtant l'ouvrage de cet innocent que vous appelez votre benêt!

Voltaire n'avait pas fait trois pas dans la rue, qu'il rencontra Piron face à face. Celui-ci, charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venait de chez lui, pour lui porter une épître en vers marotiques sur sa convalescence. — Je la crois bonne, répondit Voltaire, car je n'ignore pas ce que vous savez faire. Je viens dans le moment même d'en entreteni la marquise, entrez-y, vous serez bien reçu.

Piron entre en effet : à peine l'a-t-on annoncé : Je songeais à vous faire fermer ma porte, lui dit la marquise en le voyant. — A moi! madame, qu'ai-je donc fait qui ait pu m'attirer votre disgrâce? — Une ode abominable, que ce fou de Voltaire, à qui je ne le pardonnerai jamais, vient de me réciter toute entière. Ah! le traître! s'écria Piron, frappant des mains et courant comme un furieux par la chambre. — Écoutez, reprit la marquise d'un ton radouci, vous voilà pour vous justifier; vous êtes franc et naïf, peut-être cette ode n'est pas de vous. Voltaire est malin; je croirai ce que vous m'en direz; car je me sens disposée, sur la connaissance que j'ai de vos deux carac-

tères, à croire que ce n'est qu'une imposture. — Dites une méchanceté, madame; plût à Dieu que ce ne fût qu'une imposture! Oui, je le voudrais pour toutes choses au monde; mais pour rien je ne voudrais vous avoir menti. Ne me disgraciez pas pour une première folie de ma jeunesse, hélas! bien criminelle; je ne l'ai que trop expiée... En prononçant ces mots, il était si pénétré, si ému, si tremblant, que la marquise en fut touchée. — Asseyez-vous là grand nigaud, lui dit-elle; dans le fond, j'en dois plus vouloir au délateur qu'au pénitent. Il est vrai, je l'avoue, qu'à votre air de simplicité, je ne vous aurais jamais cru capable d'un pareil écart, et il ne me fallait pas moins que votre aveu pour me désabuser. Piron acheva de se justifier, en racontant à la marquise ce qui avait donné lieu à cette pièce scandaleuse. (Voyez sa *Vie.*)

En 1722, les comédiens français obtinrent un arrêt qui restreignait l'entrepreneur de l'Opéra-Comique au seul jeu des voltigeurs et des danseurs de corde. Francisque en avait alors l'entreprise. Cet arrêt le ruinait. Cependant, à force de sollicitations, on lui accorda pour toute grâce un seul acteur parlant sur la scène. Cette grâce n'en était point une, par la diffi-

culté, l'impossibilité même de trouver, d'une part, un auteur capable de composer une pièce raisonnable, en un seul monologue, et de l'autre, un acteur qui pût la jouer à lui seul.

Francisque eut en vain recours aux auteurs attachés à ce spectacle. Instruits de la défense portée par l'arrêt, ils avaient donné leurs pièces aux marionnettes.

Plus embarrassé que jamais, et ne sachant plus à qui s'adresser, Francisque se rappelle qu'on lui a parlé de Piron ; il vole chez lui, se présente et lui dit : — Je suis Francisque, entrepreneur de l'Opéra-Comique ; la police me défend de faire paraître plus d'un acteur parlant sur la scène ; Lesage et Fuzelier m'abandonnent ; je suis ruiné, si vous ne venez à mon secours ; vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer d'affaire, tenez, voilà cent écus, travaillez et comptez que ces cent écus ne seront pas les seuls que vous recevrez... Il dit, et, sans attendre de réponse, sort de la chambre, tire la porte et s'enfuit, laissant Piron dans une surprise aisée à concevoir.

Comme l'Opéra-Comique était la seule ressource sur laquelle Piron avait jeté les yeux, il ne balança pas

à saisir l'occasion que le hasard lui présentait. Il commença par mettre à part les cent écus que Francisque lui avait laissés, ne voulant point en disposer qu'il ne fût certain de les avoir gagnés. Ensuite, rêvant un moment au sujet qu'il voulait choisir, celui d'*Arlequin-Deucalion* lui parut propre à remplir exactement et les conditions exigées par l'arrêt, et les vues de l'entrepreneur. La pièce fut achevée en deux jours ; les moments étaient précieux, et Francisque n'en avait point à perdre. Le troisième jour, il vint savoir si l'on songe à lui : — Tenez, lui dit Piron, voilà la pièce et votre argent ; si l'ouvrage est bon, vous serez toujours à temps de me payer, s'il est mauvais, jetez le au feu. Francisque loin de le prendre au mot, le força non seulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, et le pria de venir sur le champ avec lui distribuer les rôles.

Arlequin-Deucalion fut appris et joué avec le plus grand succès ; ce qui fut cause que Piron consacra pour un temps ses travaux à l'Opéra-Comique.

On sait la modicité du prix qu'on met aux veilles d'un poème dramatique, même le plus accrédité. Lamo-

the et Voltaire murmuraient depuis longtemps, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage où le profit demeurait entièrement aux comédiens. Voltaire, plus intéressé qu'aucun autre à faire cesser l'injustice, ne voulut pas néanmoins hasarder la première tentative. Il invita par écrit Piron à se trouver chez Lamothe. Piron s'y rendit.. Voltaire lui fit part de son projet qu'il lui détailla, et, après l'avoir instruit de la conduite qu'il devait tenir avec les comédiens, il le sollicita de ne point leur livrer sa tragédie de *Callisthène*, qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangements plus convenables aux intérêts des gens de lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainsi que Lamothe, dans les raisons qu'ils alléguèrent pour lui persuader que c'était à lui d'entamer cette affaire. Piron les entama froidement tous deux, et parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche, lui qui n'avait encore qu'une réputation naissante, tandis que Lamothe et Voltaire surtout, comme seuls possesseurs de la scène tragique, pouvaient parler en maître et donner la loi. Il déclara donc formellement qu'il ne se chargerait point de cette proposition. Voltaire insista vivement, en lui disant qu'il ne devait pas négliger ainsi son propre avantage; car, ajouta-t-il, vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron. — Cela est vrai, répliqua ce-

lui-ci, mais je m'en f... c'est comme si je l'étais... Sur quoi il prit congé de ces messieurs, en vrai poète, plus avide de gloire que d'argent.

PIRON a donné plusieurs opéras-comiques qui ne répondent pas tout à fait à la réputation qu'il s'est acquise depuis : c'est ce qui lui fit dire : J'ai fait toutes les nuits des opéras-comiques qui tombaient tous les jours.

L'abbé Desfontaines avait fait une critique sanglante du premier chant de la *Louisiade* de Piron. Celui-ci, pour s'en venger, fit l'épigramme suivante. Le journaliste faisait alors paraître ses feuilles sous le nom supposé de *Burlon*.

Quand saint Antoine, au fond de son désert,
Offrait à Dieu son tribut de louange,
L'esprit malin, en singeries expert,
Le lutinait d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir et mauvais ange?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu :
Nazardes, huées et cornes pour adieu.
Ami Burlon, voici cas tout semblable,

Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi, de l'ermite, et toi, celle du diable.

PARLANT d'un journaliste qui ne passait pas pour modeste, et dont le maintien annonçait la hauteur. Piron disait : Son visage appelle les soufflets.

DANS un voyage qu'il fit à Bruxelles, pour voir J.-B. Rousseau, ils se trouvèrent un jour seuls dans la campagne : midi sonne ; Rousseau se met à genoux pour dire l'*Angelus* : Monsieur Rousseau, dit Piron, cela est inutile. Dieu seul nous voit !

UN évêque, rencontrant Piron dans une société, le salua et lui dit : — Comment vous portez-vous, monsieur Piron. — Fort bien, et vous, monseigneur ? — A merveille. Avez-vous lu mon mandement ? — Pas encore, et vous monseigneur ?

PIRON étant à la représentation des *Chimères*, opéra-comique de sa composition, se trouve à côté d'un

homme qui ne cessait de se récrier contre cette farce, en disant : — Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles? — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron, mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux.

PIRON mécontent du jeu du comédien Sarazin, qui représentait dans *Gustave*, et sachant que cet acteur avait été abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : — Cet homme, qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante.

ROBÉE lisant un jour son poème de la vérole à Piron, celui-ci lui dit avec vivacité : — Monsieur, vous me paraissez plein de votre sujet.

DANS un dîner chez Mme de Tencin, où il était question de faire un académicien, la compagnie se trouvait partagée entre son éminence le cardinal, alors abbé de Bernis, et l'abbé Girard. Piron était du dîner

et de la consultation. Comme il se disait consolé de tous les fauteuils possibles par une pension de cent pistoles, on lui demanda auquel des deux il donnerait sa voix. — A l'abbé Girard; c'est un bon diable... Ayant la vue basse, il ne s'était pas aperçu que M. de Bernis n'était pas loin de lui. On l'en avertit à l'oreille, et alors se tournant de son côté : — Y penseriez-vous. monsieur l'abbé, de vous mettre sur les rangs? Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour demander les invalides.

Une dame jolie et spirituelle avait grande envie de voir Piron, et de causer avec lui ; on lui en procura le plaisir. La dame, instruite de la haute estime du poète pour Montesquieu, entama la conversation par l'éloge et l'analyse de l'Esprit des lois. Elle soutint à merveille son texte pendant quelques minutes ; mais, commençant à s'embrouiller, Piron lui dit : Croyez-moi, madame, sauvez-vous par le temple de Gnide.

Piron trouva un matin, chez la marquise de Mimeure, M. de Voltaire plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés

sur l'un et l'autre chenet. Il fit une légère inclination de tête à Piron, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa montre, l'autre sa tabatière; celui-ci prend les pincettes, celui-là du tabac. L'un éternue, l'autre se mouche. Voltaire enfin se met à bâiller d'une si grande force, que Piron allait en faire autant, lorsque M. de Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la broie sous ses dents, avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna Piron. Celui-ci sans perdre de temps, tire un flacon de vin et l'avale d'un trait. M. de Voltaire s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à Piron : — J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, est très déplacée. — Ce n'en est pas une, répondit Piron, le pur hasard a part à tout ceci. — M. de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. — Mangez, monsieur, mangez, répliqua Piron, vous faites bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois.

Un poëte apporta à Piron un grand cahier de vers, et le pria de l'examiner. Quelques jours après, l'auteur de la *Métromanie* lui rendit son manuscrit. — Quoi, monsieur! point de croix? s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix! reprit Piron : vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière?

Un financier demandait à Piron une inscription pour mettre sur la face d'un château qu'il venait de faire bâtir. Le poëte lui dit : — Je ne puis pas vous faire cela sur l'heure, quand j'irai voir votre terre, il me viendra peut-être quelque idée là-dessus... Puis un moment après : — Monsieur, dit-il, j'ai trouvé ce qu'il vous faut : vous mettrez *Haceldama*, (ce qui signifie le champ du sang.) — Je n'entends point cela, dit le richard. — Vous vous le ferez expliquer, reprit Piron, en quittant brusquement son homme.

Piron assistait en 1745 à la représentation d'une pièce qui fut sifflée : l'homme à côté duquel il se trouvait au parterre éternua. — A vos souhaits, lui dit Piron. — Monsieur vous m'insultez. — Ce n'est pas

mon intention. — Vous savez bien pourtant que la pièce s'appelle les *Souhaits*, et que j'en suis l'auteur. — Je vous jure, reprit Piron, que j'ignorais cette dernière circonstance ; mais, monsieur, ajouta-t-il gravement, quand on a fait une pareille pièce, on ne devrait jamais éternuer.

Ce fut chez Mme de Tencin que M. Languet, curé de Saint-Sulpice, rencontra Piron sans le connaître. Cette dame le lui présenta comme un compatriote qui faisait honneur à la Bourgogne : elle le nomma. — Quoi ! c'est vous, monsieur Piron ! dit le pasteur ; je suis ravi de vous voir. N'êtes-vous pas le fils d'un Piron, apothicaire de Dijon, que j'ai beaucoup connu ? Il avait de si grands bras ! — Ah ! monsieur le curé, que vos mains n'étaient-elles au bout, répartit Piron, mon sort serait bien différent ! — M. Languet continua, en riant de l'exclamation : — Mais il y a longtemps que vous demeurez sur ma paroisse, et il est étonnant qu'à titre de compatriote et de paroissien vous ne soyez pas venu me voir, et que je ne vous connaisse point. — Cela n'est pas si étonnant que vous le pensez, répondit Piron ; c'est que vous connaissiez mieux vos vaches que vos brebis.

PIRON jouait au piquet avec une femme dont la mauvaise odeur révoltait son odorat ; elle le fit capot ! — Oh ! s'écria le poète en éclatant de rire, depuis longtemps je tentais ce coup-là.

BOINDIN se plaignant à Piron du mauvais ordre qui régnait à la Comédie française, Piron lui répondit : — C'est une vieille catin qui a perdu ses règles.

UN jeune homme, après la représentation du *Tartufe*, s'écriait sans fin : — Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! quel bonheur ! oh ! messieurs, quel bonheur ! — A qui en avez-vous donc ? lui demanda un de ses voisins. — Quoi, répondit le jeune enthousiaste, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti ; vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir n'était pas faite, elle ne se ferait jamais ? L'admirateur de ce chef-d'œuvre était Piron, alors commis dans un bureau.

PIRON disait en parlant de Corneille et de Racine. — Je voudrais être Racine, et avoir été Corneille.

PIRON avait un faible pour sa comédie des *Fils ingrats* : ils ne cessait d'en parler dans les sociétés. Il fut un jour contrarié par un homme qui mettait avec raison la *Métromanie* fort au-dessus. — Ne m'en parlez pas, s'écria le poëte avec humeur, c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfants.

PIRON passait dans le Louvre avec un de ses amis : — Tenez, voyez-vous, lui dit-il, en lui montrant l'Académie française? Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

LA salle de l'Académie française n'était pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que Piron voulait percer la foule pour y arriver : — Il est plus difficile, dit-il, d'entrer ici, que d'y être reçu.

LE plaisir de la conversation, mêlé à celui de la bonne chère, est un préservatif contre l'intempérance. Piron disait à ce sujet : — Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément.

Un jeune poète, qui était fort lié avec Piron, lui avait envoyé un faisan. Le lendemain, il fut le voir, et tira de sa poche une tragédie sur laquelle il venait le consulter. — Je vois le piége, dit Piron; remportez vite votre faisan et votre tragédie.

Un jour que Piron était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré — Eh! monsieur le comte, c'est un auteur, ne faites point tant de façons... Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le premier en disant : — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.

Un des amis de Piron disait à ce poète plein de saillies, et qui brillait plus que les autres dans la conversation : — Il faut prendre tous les jours quelques moments pour vous rappeler et pour écrire ce que vous avez dit de mieux dans la journée. Piron lui ré-

pondit : — Il y a de la malice dans votre conseil, et vous ne me le donnez que pour m'humilier.

Piron, en sortant de voir une de ses tragédies qui n'avait pas été goûtée, fit un faux pas. Quelqu'un s'empressant de le soutenir, il lui dit — C'est ma pièce qu'il fallait soutenir, et non pas moi.

La pièce du *Fat* donnée au Français, en 1751, tomba, parce que l'auteur n'avait pas bien saisi les nuances de ce caractère. Piron, instruit, de cette chute, s'écria : Je m'y attendais. Jamais un homme ne se connait assez pour se peindre au naturel.

L'abbé Leblanc étant logé à côté d'un maréchal-ferrant, quelqu'un, qui ignorait sa demeure, la demanda à Piron. — C'est, répondit celui-ci, dans telle rue, à côté de son cordonnier.

Monsieur de Fontenelle avait ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine dans un certain nombre de bonnes maisons. Cela se dit à Piron, voyant

passer le convoi du doyen de l'académie : — Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

Piron dit un jour à un de ses amis qu'il rencontra allant à une représentation de *Mélanide* : — Tu vas donc entendre prêcher le père Lachaussée.

Piron nous apprend lui-même qu'à la première représentation de *Callisthène*, en 1730, le poignard qu'on présentait à Callisthène, et dont il devait se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la main de Lysimaque dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se disjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ses morceaux le mieux qu'il put, à pleine main. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda d'un grand coup de poing, et jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. Il n'y eut que le faux moribond et moi qui ne rîmes point, dit Piron; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua ma pauvre *Callisthéne*.

Un ami de Piron vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort de Voltaire; il fut témoin de l'agitation qu'elle lui causa, et le vit se lever avec vivacité de son fauteuil, s'écrier à plusieurs fois : Ah! le pauvre homme! quelle perte! c'était le plus bel esprit de France! Puis il ajouta, par réflexion : Au moins, monsieur, vous répondez de votre nouvelle?

Piron ayant eu à se plaindre de l'abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un écrivain, fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail
Que fait le bouc en si gentil bercail?
S'y plairait-il? penserait-il y plaire?...
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Piron étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec deux jésuites, le journaliste pâlissant de colère, s'écria : comment êtes-vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après

l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi? — Horrible! dit Piron; comment vous les faut-il donc? elle est pourtant fort jolie... Ce grand sang-froid redoubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites. — Point d'emportement, reprit Piron; jurer et crier ne remédie à rien; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisqu'elle vous fâche, dites dans la première de vos feuilles, qu'elle a été faite il y a plus de cinquante ans, on ne sait par qui, ni contre qui, et tout sera dit là-dessus. Ce qui choquait le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers :

Que fait le bouc en si gentil bercail?

— Eh bien! lui dit Piron qu'a cela ne tienne : au lieu d'écrire le mot bouc tout entier, mettez seulement le b...; le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera.

Un ami de Piron rencontra un jour ce poète se promenant aux Tuileries. Il fit remarquer aux personnes de sa compagnie la haute taille, l'air vénérable de l'auteur de la *Métromanie*, et surtout le grand bâton

qu'il avait en main. — Voyez Piron, dit-il en riant, ne lui trouvez-vous pas, comme moi, l'air d'un prélat ?... Sur-le-champ, il va au-devant de lui, se met à genoux sur son passage comme pour recevoir la bénédiction. Piron, qui n'avait pu entendre le projet de cette plaisanterie, le devine sur-le-champ, il lève majestueusement sa canne ; et ayant béni son ami en digne prélat : — Lève-toi, dit-il, ou je te confirme.

PIRON ayant plaisanté assez vivement un homme qui n'entendait pas raillerie, celui-ci se fâcha et lui demanda raison de ses sarcasmes. A la bonne heure, dit Piron. Les champions partent pour aller se battre hors Paris. Piron, à demi-chemin s'arrête (la soif le pressait), il entre dans le premier endroit, et y boit abondamment de la bière. Son camarade, toujours marchant, s'excède de fatigue, et, tout en sueur, se retourne enfin pour voir si son adversaire le suit. Point de Piron. L'homme court de plus belle, vole à la découverte : mais c'est inutilement. Harassé, il rentre chez lui, et meurt en deux jours d'une fluxion de poitrine. Piron en fut instruit. Quelque temps après, plusieurs personnes lui demandèrent malignement des nouvelles de son affaire : — Comment vous en êtes-

vous tiré avec un tel, lui dirent-elles? — Fort bien, répondit Piron, je l'ai enrhumé.

Un évêque de Bayonne vint un jour rendre une visite à Piron. Ce poète lui dit avec sa gaieté ordinaire : — Monseigneur, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse.

A la première représentation d'*Arlequin-Deucalion*, opéra-comique de Piron, ce poète fut complimenté par la marquise de Mimeure et la marquise de Colandre. Il allait leur répondre; lorsqu'il aperçut, par dessus la tête de ces deux dames, Voltaire élevant subitement la sienne, et qui l'apostropha ainsi : — Je me félicite, monsieur, d'être pour quelque chose dans votre chef-d'œuvre. — Vous? monsieur, répondit Piron, et quelle part, s'il vous-plaît, pouvez-vous y avoir? — Quelle part! Qu'est-ce que ces deux vers que vous faites dire à votre Arlequin; lorsque vous les faites tomber de dessus Pégase :

Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre et rois après sa mort [1].

1. Vers d'*Artemire*, tragédie de M. de Voltaire.

Je l'ignore dit Piron : — seraient-ils malheureusement de vous? Quittons le sarcasme, monsieur, interrompit M. de Voltaire en colère, et dites-moi ce que je vous ai fait pour me tourner ainsi en ridicule? Pas plus, répondit Piron, que Lamothe à l'auteur du *Bourbier* [1]. A cette réplique, Voltaire baissa la tête, et disparut en disant : — Je suis embourbé.

PIRON envoya sa tragédie de *Gustave* à la reine de Suède et accompagna cet envoi de vers de sa façon. Cette princesse, en répondant à son ambassadeur, écrivit ces mots par apostille, de sa propre main : « J'ai reçu la tragédie de *Gustave*, et je l'ai lue avec un vrai plaisir. Témoignez-en ma satisfaction à l'auteur, et faites-lui de ma part un présent tel qu'il convient que je lui fasse. Je m'en remets à vous là-dessus. » L'ambassadeur montra la lettre à Versailles, au souper. M. le comte de Livri qui s'intéressait à Piron, vint chercher le lendemain notre poète, pour le présenter à son Excellence. Notifiez, dit-il à l'auteur, le présent que vous souhaitez qu'on vous fasse... On était en guerre dans ce temps-là, et la cour de France négo-

1. Pièce satyrique de M. de Voltaire contre Lamothe.

ciait avec la Suède, pour en obtenir du secours. — Monsieur l'ambassadeur, dit gaiement Piron, je ne demande pour tout plaisir à la reine, que d'envoyer dix mille hommes au roi Stanislas.

Piron se trouvant dans une loge à l'Opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatiente et dit au poète avec humeur : — M'avez-vous de vos yeux assez considérée? — Je vous regarde, reprit gaiement Piron, mais je ne vous considère pas.

A l'occasion de la pastorale des *Courses de Tempé* et de la comédie de l'*Amant mystérieux*, qui virent le jour en même temps, avec un succès bien différent ; Piron dit à ses amis : Le public m'a baisé sur une joue et donné un bon soufflet sur l'autre.

Au sortir de la répétition de la *Métromanie*, Piron suivant son usage, entra au café de *Procope*, superbement vêtu. Tout le monde l'entoura et lui fit com-

pliment. L'abbé Desfontaines était présent; il voulut plaisanter Piron, et soulevant avec une curiosité affectée et une feinte admiration, la basque de l'habit, pour en faire remarquer la richesse : — Quel habit, s'écria-t-il, pour un tel homme! Piron, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, repartit sur le champ : — Et quel homme pour un tel habit!

Les comédiens pressaient vivement Piron de faire des corrections à sa tragédie de *Fernand Cortez*, et lui citaient Voltaire, qui corrigeait et refondait même quelquefois jusqu'à des actes entiers. — Parbleu, messieurs, je le crois bien, dit-il, il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.

Piron, dans un accès de mauvaise humeur contre Voltaire, dont il avait à se plaindre, lâcha contre lui l'épigramme suivante. Sa propre vieillesse (car il était alors âgé de 80 ans,) l'autorisait à plaisanter sur celle de son rival.

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,

La mort tarde de frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.
Lorsqu'il aura les yeux clos,
Car si faut qu'il y vienne,
Adieu renom, bruit et los,
Le temps jouera de la sienne

Un jeune homme vint lire à notre poète une tragédie qui allait bientôt être jouée. A chaque vers pillé, Piron ôtait son bonnet et continuait ce manège à tout moment. L'auteur de la pièce, étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison. — C'est, dit l'auteur de la *Métromanie*, que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma conmaisance.

Il disputait un jour vivement avec un grand seigneur : après quelques paroles trop piquantes de part et d'autre, le poète dit au grand seigneur qui se fâchait tout de bon : — Finissons, monsieur, la partie n'est pas égale; je ne suis qu'un insolent et vous êtes brutal.

Quand les *Trois Siècles*, par Sabattier, parurent, en 1772, un des amis de Piron lui en envoya un

exemplaire. Guichard l'auteur du *Bûcheron*, était alors avec lui, Piron qui, comme on sait, était aveugle sur la fin de sa vie, pria Guichard, de lui lire le titre du livre. — Il y sera certainement parlé de vous, ajouta le lecteur; voulez-vous que je vous lise l'article? — Non, dit Piron; mais voyons ce qu'on y dit de Voltaire. A peine a-t-il entendu les trois ou quatre premières pages de cet article, qu'interrompant Guichard : — Je savais bien, dit-il, que Voltaire n'avait qu'une réputation viagère, mais je vois qu'on commence à ne plus payer.

Il avait une nièce chez lui, qui s'était mariée, à son insu, avec Capron, fameux violon : quoique cet hymen fût fait depuis longtemps, elle s'imaginait que Piron l'ignorait absolument. Il disait de temps en temps : J'en rirai bien après ma mort, Nanette a le paquet. Elle était en effet nantie d'un testament dans lequel il dit : — Je laisse à Nanette, femme de Capron, musicien, etc. ; ce qui prouve qu'il n'ignorait pas la supercherie, et qu'il avait eu la générosité de ne rien diminuer de ses sentiments pour sa nièce.

S'ÉTANT fait lire la tragédie d'*Orphanis :* Blin, dit-il, débute mieux que Voltaire ne finit.

Il a souvent donné du chagrin à l'auteur de la *Henriade* par ses bons mots. Après la première représentation de *Zulime*, qui ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'alors, Voltaire rencontra Piron, et lui demanda ce qu'il pensait de cette pièce : — Je pense, monsieur, lui répliqua-t-il, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. — Je vous aime assez pour cela, répondit Voltaire.

L'INGÉNUITÉ maligne de Piron, fut en partie la cause qui l'exclut de l'Académie française : — Je ne pourrais, disait-il, faire penser trente-neuf personnes comme moi, et je pourrais encore moins penser comme trente-neuf.

UN auteur médiocre lui disait qu'il voudrait bien faire un ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais : — Vous n'avez, lui repartit le poète qu'à faire votre éloge.

ÉPIGRAMME SUR LA POÉTIQUE DE MARMONTEL

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais;
Mille rose-croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français
Nous laissant, entre autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh! l'ami, fais-nous des poètes!
Sois-le toi-même, si tu le peux!

Piron écrivit l'épigramme suivante, derrière un billet de comédie qu'il donna à son barbier, le jour de la première représentation de *Gustave*, de Laharpe. Ce billet fut reçu à la porte; en sorte que l'épigramme courut toute la salle, avant la toile levée; la voici :

Souvent qui refait, refait pis :
Sémiramis, *Rome sauvée*,
Mérope, *Oreste*, recrépis,
Vins de la dernière cuvée!

Camarade, à vous la corvée!
J'ai laissé Gustave imparfait,
Refaites mieux, mais gare un trait
Que vous et moi de vous craindre!
Messieurs, criera quelqu'indiscret,
Mavius gâta le portrait,
Bavius l'achève de peindre!

A la première représentation de la tragédie de *Gustave* de Laharpe, on écouta d'abord patiemment; on continua par bâiller prodigieusement, et l'on finit par tourner le dos au théâtre fort indécemment. Lorsque l'acteur vint pour faire l'annonce on cria : bon ou mauvais, rendez-nous Piron. Celui-ci, fier d'être un pis aller, adressa les vers suivants à Laharpe

L'esprit en écharpe
Et le nez au vent,
Va, cher de Laharpe,
Et marche en avant.
Encore deux chutes :
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passeport
Aux lieux ou tu buttes.
Malheur à qui doit,
Renonçant au drame,
Laisse là la rame,
Revire de bord.

Lourd, froid, sec et rogue,
L'écolier peu fort
Deviens pédagogue.
A travers, à tort,
Fais l'art poétique;
Il aura le sort
D'un garde boutique.
Double affront, d'accord;
Mais pique et repique,
Pousse la boutique :
Et sans autre effort,
Titre ni rubrique,
Te voilà d'abord,
Membre académique.

Pesselier, auteur d'*Ésope au Parnasse*, dans une fable sur l'optique, fit allusion aux pièces qui perdent à la lecture. On venait à cette époque d'imprimer *Gustave*, tragédie de Piron. L'auteur de *Gustave* adressa à Pesselier l'épigramme suivante :

L'auteur désigné dans l'optique,
Riant du ris de saint Médard,
A dit : monsieur l'auteur caustique,
Vous êtes un malin pendard!
Mais je ne crains point votre dard,
Car vos fables de misantrophe
Ressemblent à celles d'Houdard,
Et votre esprit au corps d'Ésope.

Quand Crébillon fut nommé à la censure de la police, après la mort de l'abbé Chérier, gros réjoui, qui n'avait de bréviaire que la bouteille, et d'autre bénéfice que sa place, dont il s'acquittait comme du reste, Piron fit contre lui l'épigramme suivante :

Pour dire à ma muse une injure,
Faible et téméraire écrivain,
Je vois d'ici quelle aventure
T'offrit ces deux mots, « triple airain. »
Tu les cherchas longtemps en vain,
Tant que, suant à grosse goutte,
Tu t'essuyas le front sans doute,
Et les trouvas là sous ta main.
Dieu des vers, sous ton pavillon,
Qu'on vogue bien à la mal-heure?
Pour placer le grand Crébillon,
Il faut que le gros Chérier meure!
Quelle place! pour moi j'en pleure.
Examiner avec dégoût
Nos rogatons de bout en bout!
Du moins l'autre (en paix soit sa cendre)
Approuvait ou réprouvait tout,
Sans lire, ou sans rien entendre.

L'abbé Desfontaines fit un jour mention dans ses feuilles d'une lettre ou J.-B. Rousseau louait Piron qu'il avait vu à Bruxelles. Après avoir rapporté et

approuvé les éloges que ce poète illustre en faisait, le malin journaliste ajouta un mais avec des points. « Oh ! oh ! dit Piron, tu me payeras non pas ce que tu as dit, mais ce que tu n'as pas dit. »

Un jour de vendredi, Piron, au sortir d'un bon repas, se soutenait à peine sur ses jambes. Une dame de sa connaissance, qui le vit dans cet état, lui en fit des reproches, en ajoutant que dans un jour si saint, sa conduite était du plus grand scandale. — Il est bien juste, répartit le poète, que lorsque la divinité succombe, l'humanité chancelle.

L'abbé de Voisenon disait à propos du *de profundis* de Piron : — Si dans l'autre monde on se connaît en vers, cet ouvrage pourrait l'empêcher d'entrer dans le ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'Académie.

Piron dînant chez une dame de sa connaissance, se livra à quelques sarcasmes violents qui déplurent. « Vous êtes un cheval lui dit cette dame. » Le poète

se lève de table, tenant sa serviette àla main. — Où allez-vous donc? — A l'écurie. — Vous n'avez pas besoin de serviette.

LE PIGEON ET L'HIRONDELLE

JADIS un pigeon ramier
S'entêta d'une hirondelle.
Il ne fut pas le premier,
Ni le dernier épris d'elle.
Elle était jeune, était belle
(Ou peu s'en était fallu),
Et ce peu la laissait telle,
Qu'une plus belle eut moins plu.
Bref, le fuyard, dit l'histoire
S'empêtra dans le lien :
Pigeon n'aime que trop bien,
N'étant pas, comme on peut croire,
L'oiseau de Vénus pour rien.
On l'aimait, en récompense,
Peut-être au fond, presque point,
Mais assez en apparence;
Et c'est toujours un grand point
Pour l'amant en défiance.

Déjà, cependant, en l'air
Régnait l'orageux Borée :
Déjà s'approchait l'hiver.
Au voyage d'outre-mer,
L'hirondelle est préparée :
Ne plus vivre en même lieu!
O disgrâce sans égale!
Arriva l'heure fatale,
Qu'il fallut se dire adieu.
Quand ce mot des bouches tombe,
Malheur aux cœurs de colombe!
« Consolez-vous, mon ami.
Lui répétait l'hirondelle :
C'est trop pleuré, trop gémi,
Je vaux une tourterelle.
Je retournerai fidèle,
Et sans déchet, ni demi. »
A ces mots, la favorite
Passe au pays tempéré;
Et par un bras d'Amphitrite.
Le couple est tôt séparé.
L'oiseau reste, se désole.
Eh! pourquoi ces cris perçants?
Le voyage, pour qui vole,
Ne paraît pas des plus grands.

Trois mois ne sont pas mille ans,
Surtout trois mois d'espérance.
Non; mais pour un tendre amant,
Fut-il jamais courte absence,
Ni petit éloignement?
A chaque moment qui passe,
L'amour, en cas pareil, fait
Compter plus d'un siècle, et met
Entre l'un et l'autre objet,
Les deux pôles pour espace.
Enfin le printemps paraît,
Et ramène l'hirondelle :
Le pigeon la voit, l'appelle,
Et Progné le reconnaît.
« Que me voulez-vous? » dit-elle.
— « Ce que je vous veux, cruelle!
Quoi! vous!... » Mais sourde à ses cris,
L'infidèle vole et passe;
Le pigeon meurt sur la place;
Et je n'en suis pas surpris.

QU'EST-CE que l'amour? demandait-on un jour à Piron. C'est, répondit-il, un mal qui prend aux yeux; l'abcès se forme au cœur, et crève un peu plus bas.

VOLTAIRE proposa un jour à Lekain de lui réciter quelques lambeaux des rôles qu'il avait déjà joués. Celui-ci, sans trop examiner la question, lui proposa assez maladroitement de lui déclamer le grand couplet de *Gustave*, au second acte, « point, point de Piron, dit-il avec une voix tonnante et terrible, je n'aime pas les mauvais vers; dites-moi tout ce que vous savez de Racine. » Cette réponse de Voltaire marque plus d'inimitié et de jalousie que de justice.

PIRON, superieur dans l'épigramme, osa attaquer au milieu de sa gloire Voltaire, et le fit trembler jusque sur le trône. Voltaire, si prompt à écraser l'audacieux qui avait la hardiesse de lui trouver des défauts, respecta cependant et craignit Piron, ou plutôt il craignit l'arme redoutable du ridicule, que celui-ci maniait avec tant d'avantage. On en jugera par l'épigramme suivante, faite à l'occasion de quelques menaces de l'auteur de *Mahomet*.

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot, le thuriféraire;
Le prince des badauds, V...
Du haut de son trône bourgeois,

Va sur moi viser son carquois.
Du mien ne tirons qu'une flèche,
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur, ni l'intérêt d'autrui.
Malheur à lui seul s'il empêche !

Quelqu'un félicitait Piron d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle (la *Métromanie*). Il répondit Ajoutez et la dernière tragédie (*Gustave*).

Un de ses amis lui amena un jour une personne de sa connaissance, à qui, dit-il, il avait l'obligation d'avoir vu Voltaire; et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de lui faire voir l'auteur de la *Métromanie* : Monsieur vous doit du reste, dit Piron à son ami.

ÉPITAPHE DU GENRE HUMAIN

L'aurore ayant du jour entr'ouvert la barrière
Devançait le soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vît?

L'homme était disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il était sorti :
Un souffle le créa lui jadis et sa race ;
Un souffle aussi léger l'avait anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase,
Terminait et couvrait un vaste souterrain ;
Et Némésis venait de graver sur la base
En chiffres infernaux : CI GIT LE GENRE HUMAIN.

La belle inscription pour le Grec hypocondre
Qui souhaita de voir tous les humains détruits !
Que l'autre misantrope et le Timon de Londre,
Young à ses côtés coule d'heureuses nuits ?

Moins rigoureusement jugeons la race humaine,
L'homme était vicieux, mais faible, peu sensé :
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine.
Le ciel s'en devait moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux esprits admis dans l'Élysée,
Molière et Lucien, les momus d'ici-bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée
Les hommes en riaient ; mais le ciel ne rit pas.

Il dit : qu'il ne soit plus : et la terre est déserte ;
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps.
Tendre amour, c'est à toi de réparer sa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitants.

Sois nud, simple, joyeux, fidèle et sans caprices :
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer, amenèrent les vices ;
Ramène l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

Une personne, parlant de la *Métromanie*, et ne pouvant se souvenir du nom l'*Empirée*, substituait celui de *Grimpe-Soleil.*

Nous avons dit, dans la vie de Piron, qu'il était employé chez le chevalier de Belle-Isle, à copier des rapsodies politiques, que ce dernier ne payait pas. Qua le poète imagina d'entourer de vers le coller du chien favori du chevalier, pour informer le maître de la détresse du copiste ; voici ces vers :

Preux chevalier, que Mars et sa maîtresse
Puissent couvrir de myrthe et de lauriers[1]

Or, écoutez un hère en grand' détresse,
Qui craint bien Dieu, puis après les huissiers.
Mon aubergiste, un de mes créanciers,
Pour qui, le plus, je me sens de tendresse,
(Même deux fois par jour lui fais caresse,)
Jà me reçoit, si très peu volontiers
Qu'il ferme l'huis, dès qu'il voit que j'arrive.
Si faut-il vivre et griffonner pour vous.
Je le voudrais : mais comment entre nous,
Si n'ai pécune, entend-on que je vive?
Bien mieux : comment, je le demande à tous,
Si je ne vis, entend-on que j'écrive?
Je ne le sais. Or, donnez-moi de quoi.
Voilà le point, puis excusez ma muse,
De vous offrir vers de pareil aloi.
Faim fait faillir : je l'ai, c'est mon excuse.
Vous déplaît-elle? eh bien, ôtez-la moi.

Piron, étant à Livri, sa mauvaise vue lui fit faire un saut très périlleux. Un des amis du comte de Livri imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on grava quatre P. qui veulent dire dire : Piron, pensant, pensa périr. C'est à ce trait que se rapportent les quatre vers suivants d'une épître de ce poète, adressée au comte de Livri :

Là, comme une belle anecdote,
On montre le tertre escarpé,

Célèbre par les quatre P.
Du général de la calotte.

Il était jadis d'usage à l'Université de Montpellier, de faire endosser à un candidat en médecine, le jour de sa réception au doctorat, la robe de Rabelais. C'est pour se moquer de cette niaiserie pédantesque, que Piron adressa cette épigramme à la ville de Montpellier.

Secourable mont des pucelles,
Puissiez-vous longtemps prospérer,
Puissent de vos plantes nouvelles
Les vertus toujours opérer,
Et ne jamais dégénérer.
Comme la robe mémorable,
Qui fut un harnais honorable,
Tant que Rabelais l'eut sur lui,
Mais qui, par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

Nivelle de la Chaussée, inventeur du comique larmoyant, et que, pour cette raison, Piron appelait plaisamment le révérend père la Chaussée, qui fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ce que notre poète ne fut point admis au nombre des quarante immortels, reçut un matin la chanson suivante :

Air : *de Joconde.*

Connaissez-vous sur l'Hélicon
  L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée, et l'autre non,
  Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
  L'autre est froide et pincée;
Honneur à la belle aux pieds nuds,
  Nargue de la chaussée.

Un aveugle qui mendiait dans le passage des Feuillants qui mène aux Tuileries, dans l'espérance de ranimer en sa faveur la charité du public, avait affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon.

Un jour qu'il se plaignait à quelques amis du peu que lui rapportait sa veine poétique : « Eh ! que ne t'adresses-tu à M. Piron, lui répondit l'un d'eux; il passe ici tous les jours; il est aveugle comme toi, et probablement fait mieux les vers. »

L'aveugle, profitant de l'avis, se fait avertir du moment où passerait Piron, et lui présenta humblement sa requête.

« Très volontiers, confrère, lui dit l'auteur de la *Métromanie*, j'y ferai de mon mieux, sois en bien sûr. »

Effectivement Piron, au retour de sa promenade, et en repassant vis-à-vis de l'aveugle lui remit les vers suivants :

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,
Faites-moi l'aumône en passant;
L'aveugle qui vous la demande,
Ignore qui la lui fera,
Mais Dieu qui voit tout le saura;
Il le priera qu'il vous la rende.

La singularité de l'aventure, jointe au mérite des vers que chacun voulut lire, ne tarda pas à rendre le pauvre aveugle heureux, au delà de ses espérances.

PORTRAIT DU DIABLE.

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu;
Le fuseau dont filait Hercule,
Noir et tortu,
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

On connaît l'éloignement que Voltaire avait pour la religion ; un jour que ce philosophe se promenait avec Piron, un prêtre, suivi de son escorte, portait le saint Viatique : Voltaire ôta son chapeau ; l'auteur de la *Métromanie* lui ayant demandé s'il était réconcilié avec Dieu : Nous nous saluons, répondit-il ; mais nous ne nous parlons pas.

ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphtongue ;
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point.
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne ;
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consuma,
Dans ce cercle il s'enferma,

Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne,
Et personne ne l'aima.

VOLTAIRE, dans une épître sur la vanité, tomba sur Piron qui n'y était pour rien, et dit :

Piron seul eut raison. . . . .
il écrivit ce vers digne de son tombeau :

Ci-gît qui ne fut rien,

Il supprima malignement le second vers de l'épitaphe :

Pas même académicien.

sans lequel assurément Piron n'eût pas fait le premier. Il riposta à cette attaque par l'épigramme suivante :

On nous dit bien que Voltaire
Est un effronté plagiaire.
Admirez l'excès du larron!
Le trait léger dont il égorge,
Ou croit bien égorger Piron
Il le lui vole dans sa forge.

CHANSON

Air : *De la Frelane.*

Vive notre vénérable abbé
Qui siège à table mieux qu'au jubé !
Le service était, ma foi, bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.
Son devancier parlait latin ;
Celui-ci se connaît en vin ;
C'est un bon vivant,
Nargue du savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent,
Souvent.
Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'abbé, le moine, le frère servant,
N'observent le silence qu'en buvant.
Jamais de carême ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent,
Dans ce bel institut de son estoc,
Chacun de nous vit ferme comme un roc ·
Pas un, de son froc,
Ne ferait le troc,

Pour tour l'or du monde en bloc.
Tic toc, chic choc, cric croc !
Chantons frère Roc,
En vidant ce broc.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siège à table mieux qu'au jubé !
Le service était, ma foi, bien tombé :
Sans lui, le réfectoire était flambé.

Danchet était assis sur un banc dans les Tuileries, Piron, dont il avait à se plaindre, ne l'apercevant pas, s'assit sur le même banc. Danchet s'en alla sur-le-champ. — Quoi ! s'écria Piron, je ferais fuir Danchet, qui fait fuir tout le monde !

CHANSON

Air : *De l'ouverture de Bellérophon.*

Prends ton froc,
Ton sac et ton broc ;
Sus ! frère Roc,
Va faire le pieux escroc,

Dans le dortoir,
Tout est, ce soir,
Au désespoir;
Il y faut pourvoir;
C'est ton devoir.
J'ai voulu voir
Notre réservoir ;
J'ai visité la cave et le saloir :
Tout le salé
S'en est allé,
Est avalé ;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu ;
Père Mathieu
Blasphème, au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos moines se damneront.
Prends ton minois
Humble et courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de saint François.
Le sexe plein de charité
Pour la communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.

Tends à propos ton esquipot;
L'affaire est de ton tripot;
Mais sois fidèle au dépôt.
Le diable
Étranglerait
Qui rognerait
Notre prébende respectable.
Va, reviens,
Et te souviens
Qu'un bon frère quêteur vaut mieux que cent gardiens.

Trois jeunes seigneurs de la cour de Louis XV invitèrent Piron à dîner. On était au moment de se mettre à table, lorsqu'une jolie marchande de dentelles vint gaiement leur offrir ses cartons. On proposa au fameux poète de la faire dîner avec eux.

Cette proposition fit d'autant plus de plaisir à Piron, que la jeune commerçante était alerte, vive et fringante. Aussi ne cessa-t-il pendant tout le repas de la questionner agréablement sur ses inclinations, sur ses occupations, sur son commerce.

La petite personne qui lui laissait entrevoir, en le flattant, plus de finesse d'esprit que n'en ont d'ordinaire ses semblables, intéressa si bien Piron, que pour

tâcher de la mieux connaître encore, il lui demanda entre autres choses, à quoi elle s'amusait le plus particulièrement le dimanche?

« Oh! mon cher monsieur, après le service divin, lorsque le temps nous interdit à mes compagnes ainsi qu'à moi la promenade, nous nous amusons à jouer, vous en rirez peut-être, oui à jouer, comme nous pouvons des comédies, et même quelquefois des tragédies. — Oh! et c'est bien fait cela, ma belle enfant!..... Mais peut-on savoir les pièces que vous jouez avec le plus de satisfaction? — Iphigénie, Zaïre, Andromaque, le Glorieux, le Philosophe marié, et nombre d'écoles de différents titres. — Eh! fi donc, mademoiselle, ces écoles, pour la plupart, sont de très sottes écoles. Cela pourrait bien être, monsieur... Il en est pourtant, et plus d'une, qui nous plaisent, et qu'on dit être très applaudies au théâtre. — Voilà donc où se borne votre répertoire?... et nulle autre comédie n'a trouvé grâce devant votre petite troupe? Pardonnez-moi, monsieur, il en est une dont on disait assez de bien, que nous avons voulu jouer, mais à laquelle nous nous sommes vues forcées de renoncer. — Et peut-on savoir comment vous nommez celle-là? — Oh! c'est le titre le plus singulier, le plus baroque, le plus étrange enfin, qui soit peut-être parmi toutes les pièces con-

nues... Attendez : c'est la... Manie... la trop... Manie... au diable soit ce maudit nom. — Serait-ce, par hasard la Métromanie? Tout justement, mon cher monsieur... Ah! l'ennuyeuse et plate pièce!... Elle est farcie de mots et de choses auxquels nous n'avons pu rien entendre. Par ma foi, nous l'avons plantée là pour n'y plus revenir. »

On sent, à cette sortie imprévue, quelle dut être la surprise de Piron. Son embarras se manifesta visiblement. Nos trois jeunes fous riaient à gorge déployée. Ils jouissaient des vains efforts que faisait le poète, pour avoir l'air de conserver sa bonne humeur. On ne sait enfin comment cette scène se serait terminée, si la prétendue marchande de dentelles, fâchée d'avoir poussé peut-être un peu trop loin les choses, et prenant pitié du rimeur déconcerté, ne se fût tout-à-coup fait connaître pour l'aimable marquise de ***, chez laquelle le pauvre Piron ignorait qu'il dînait.

Le déguisement de la dame, l'extrême faiblesse de la vue du poète, l'avait empêché de reconnaître la marquise. Mon cher monsieur, lui dit-elle, en lui présentant la plus belle main du monde, pardonnez, je vous prie, à cette petite espièglerie de ma part, et avec d'autant plus de raison, que personne n'est, en effet, plus sincèrement admiratrice de la comédie

dont il s'agit, et de son auteur. Cette scène n'est, et j'ose vous l'affimer, que la suite d'une gageure faite avec mon frère et deux parents que voici... Tous trois prétendaient, en parlant de votre caractère connu, que de quelque façon qu'on pût vous attaquer, même du côté de l'amour propre, vous étiez toujours sûr d'une parade assez plaisante, non seulement pour déconcerter les agresseurs, mais pour tourner les rieurs de votre côté. C'est donc à vous même que je remets la décision de ma gageure. »

Vous avez gagné, belle dame, vous avez gagné, s'écria Piron, en baisant sa jolie main :

Et dussé-je, à ce prix, m'avouer ridicule,
Je sais joyeusement avaler la pilule...
D'ailleurs, qu'eût pu mieux faire, en pareil cas, Momus,
Pris au dépourvu par Vénus?

« Eh bien ! messieurs, ne voilà-t-il pas que j'ai perdu, s'écria, du ton le plus gai, la prétendue marchande de dentelles ! Monsieur Piron, monsieur Piron, je ne gagerai plus contre vous. »

CHANSON

Sur l'air de *Cahin-Caha.*

Dans ma jeunesse.
Cythère fut la Cour
Où je fis mon séjour :
Sur l'échelle d'Amour
Je montais nuit et jour,
Et remontais sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Sérieux et grave,
Du régime esclave,
Je lis Boerhave,
Descends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha,
Et remonte cahin-caha.

ÉPIGRAMMES

Songe à finir, disait une rusée
A Fontenelle, attentif à briller.

Qu'hier au soir, je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!
L'aurore luit; mes gens vont s'éveiller! »
— « Rassurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras. »
— « Encor! pour Dieu, bel esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas! »

C'est trop peu que d'une amourette,
Pour satisfaire à tous mes vœux :
A la vestale, à la coquette,
Tour à tour je fais les doux yeux;
Et c'est le sort le plus heureux,
Où l'homme à mon gré puisse atteindre :
La vestale allume les feux.
Et l'autre sert à les éteindre.

Vous brûlez d'être possesseur
De cette jeune demoiselle.
Que de grâces! quelle douceur!
Vous diriez un ange femelle.
La tenez-vous et vous tient-elle;
Sous l'enveloppe, qui d'abord

Vous plut, et vous tenta si fort,
Vous trouvez le diable et sa griffe,
Qui vous font envier le sort
D'Ixion, Tantale et Sisyphe.

Un beau matin, l'orgueilleux Cupidon,
Voulant de cœurs faire moisson nouvelle,
Prit son carquois, son arc et son brandon,
Puis descendit de la voûte éternelle.
Mais vous voyant, il dit : « J'en ai dans l'aile.
Et suis sur terre inutile aujourd'hui.
Plus de beautés sont en cette mortelle,
Que je n'eus onc de traits en mon étui. »

Laharpe, avait un peu maltraité Clément, ami de Piron. Celui-ci voulut venger l'amitié, il décocha contre Laharpe, l'épigramme suivante :

Clément, laisse aboyer Laharpe,
Qu'il se jacte et déprime autrui :
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe,
C'est à lui seul qu'il aura nui.
Les lecteurs excédés d'ennui,
Le méprisent autant qu'il s'aime,
Que peut-on faire contre lui,
De pis que ce qu'il fait lui-même?

Nous observons que, si l'on ne peut, sans injustice, refuser à Laharpe une place distinguée parmi les littérateurs francais, on ne doit pas non plus fermer les yeux sur le véritable mérite de Clément, l'un de nos meilleurs critiques. C'est ce même Clément que Saint Lambert, dit-on, fit coffrer au fort l'Évêque, pour avoir dit que son poème des Saisons, était un ouvrage au moins très médiocre. Saint Lambert, se repentit et sollicita lui-même ensuite, la liberté de Clément.

BOUTADE A MA MAITRESSE

Air : *Au bord d'un clair ruisseau.*

Vénus a moins d'attraits
Que celle qui m'enchante ;
Le printemps est moins frais,
L'aurore moins brillante.
Que sa chaine est charmante !
Mais comment l'engager ?
L'onde est moins inconstante,
Et le vent moins léger.

L'amant le plus parfait
N'a point de privilége :
Qu'il soit jeune et bien fait,
Que sans cesse il l'assiège,
Mérite ni manége
N'ont pu la réformer!
Comment la fixerai-je,
Moi qui ne sais qu'aimer?

N'importe, mon amour
Va l'attendre au passage,
Et, si du sien un jour
J'obtiens le moindre gage,
D'un siècle d'esclavage
J'aurai reçu ce prix,
Et c'est sur la volage
Toujours autant de pris

LES FAUX PAS

AIR : *Le prévôt des marchands.*

Peu de chose arrête le cours
De la fortune et des amours;

Dans l'une et dans l'autre carrière,
Après mille et mille embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire,
Par malheur, on fait un faux pas.

Un berger, qui courait gaîment,
Du triomphe vit le moment;
Tout près d'atteindre sa bergère,
Il étendait déjà les bras
Il n'avait plus qu'un pas à faire,
Par malheur il fit un faux pas.

Une simple et jeune beauté
Ne fuyait que par vanité :
Son berger n'y comptait plus guère;
De la poursuivre il était las;
Elle n'avait plus qu'un pas à faire,
Exprès, elle fit un faux pas.

Une prude approchait du temps
Qui fait taire les médisants;
Son honneur, antique et sévère
Nous regardait de haut en bas;
Il n'avait plus qu'un pas à faire,
Par malheur, il fit un faux pas.

Un trafiquant, dans son état
Sur l'honneur était délicat;
Les autres faisaient leurs affaires,
Lui seul ne s'enrichissait pas;
A l'exemple de ses confrères,
Par bonheur, il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux esprits,
Plus d'un coureur manque le prix
D'un parterre en vain on l'espère,
Même après bien des brouhahas,
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur, on fait un faux pas.

LE MIROIR

Miroir officieux, je doi
T'aimer toute ma vie :
Je possède, grâce à toi,
La charmante Sylvie :
Et je te regarde en ce jour
Comme un Dieu tutélaire

Qui fait pour moi plus que l'amour
N'aurait jamais pu faire.

Miroir plus peintre que Latour,
Plus prompt et plus sincère,
Et vous mes trumeaux, tour à tour
Répétez ma bergère :
Croyez que jamais vous n'aurez
De plus parfait modèle,
Et que plus vous l'embellirez,
Plus vous serez fidèle.

Glace, ne faites votre effet
Qu'en faveur de ma belle ;
Obscure pour tout autre objet,
Ne représentez qu'elle.
Par le même art, en ma faveur
Et contre votre usage,
Puissiez-vous, ainsi que mon cœur,
Conserver son image.

L'ÉPICURIEN

Air : *De tous les capucins du monde.*

Je ne suis né ni roi, ni prince,
Je n'ai ni ville, ni province,
Ni presque rien de ce qu'ils ont,
Mais je suis plus content peut-être;
Car, en n'étant pas ce qu'ils sont,
Je suis tout ce qu'ils veulent être.

En vain, sans ma philosophie,
L'homme, durant toute sa vie,
Biens sur biens accumulera :
Il faut, quoi qu'on en veuille dire,
Ne désirer que ce qu'on a
Pour avoir tout ce qu'on désire.

Non, je ne veux point de contrainte.
Ni pour Philis, ni pour ma pinte,
Je ne veux vivre que pour moi :
Je suis élève d'Épicure;
Mon tempérament fait ma loi,
Je n'obéis qu'à la nature

LE RÉVEIL-MATIN

AIR : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Une femme fait peste et rage,
Un mari maudit son destin :
Pourquoi tout ce mauvais ménage?
C'est faute d'un réveil-matin.

Des créanciers à notre porte
Nous font lever avec chagrin;
Mais de l'argent qu'on nous apporte,
Oh! c'est un bon réveil-matin.

Tel ouvrage voit la lumière,
Et croit effacer le *Lutrin*,
Qui servirait de somnifère,
Bien mieux que de réveil-matin.

Dès l'aube du jour, je m'éveille
Au bruit du cabaret voisin.
On sonne un tocsin de bouteille;
L'agréable réveil-matin!

LE VIN ET L'AMOUR

COUPLET.

AIR : *à boire*

Amour, adieu pour la dernière fois!
Que Bacchus avec toi partage la victoire!
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrais m'arrêter en vain,
Nargue d'Iris et de ses charmes!
Ton funeste flambeau s'est éteint dans les larmes·
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin!

Le jour de la mort de Piron, le curé de sa paroisse que ce grand poète écoutait et aimait, envoya, par rapport à des occupations indispensables, un prêtre de sa communauté pour réconcilier le malade. Cet ecclésiastique parla à Piron avec un zèle un peu sévère : « Un moment monsieur l'abbé, lui dit Piron, on croirait que la charette est là-bas. »

ÉPITAPHE ÉPIGRAMMATIQUE DE PIRON FAITE PAR LUI-MÊME.

CI-GIT... qui? quoi? ma foi, personne, rien ;
Un, qui vivant, ne fut valet ni maitre,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre,
Marguillier, même académicien ;
Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,
Et vêquit nul, en quoi certe il fit bien ;
Car après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

DANS la vie de Piron nous avons vu la guerre de couplets qui s'était établie entre les Beaunois et lui. Les premiers crurent qu'il serait fort plaisant de réunir leurs chansons, épigrammes, etc., pour les envoyer à Piron. Quelques jours après la scène qui s'était passée à Beaune, et dans laquelle Piron avait pensé perdre la vie, ils lui adressèrent effectivement une liasse de couplets et de vers plus ou moins bons, plus ou

moins satyriques. Piron ouvre cet énorme paquet : il sourit de pitié, prend la plume, et pour toute réponse, leur adresse la pièce suivante :

Quand, sans cuirasse et sans épée,
Sur ma carcasse constipée,
Je vis briller vingt glaives nus
Je dois le dire à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire,
Vous me deviez des torche-culs.

EPIGRAMME

CONTRE PIRON, FAITE PAR LUI-MÊME.

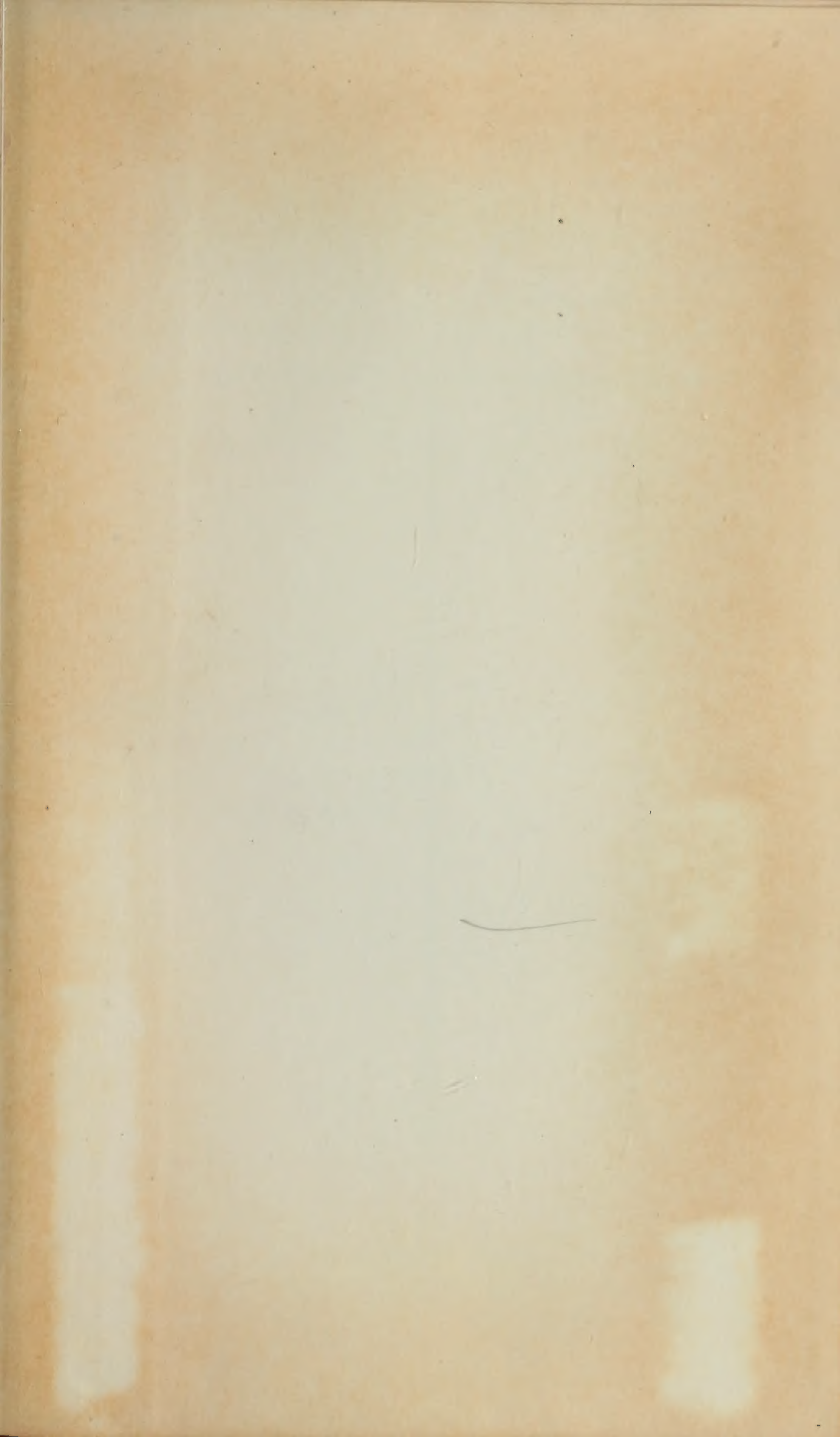
Le vieil auteur du *Cantique à Priape*,
Le cœur contrit s'en allait à la trappe,
Pleurant le mal qu'il avait fait jadis ;
Mais son curé lui dit, bon métromane,
C'est bien assez de ton *De profundis*,
Rassure-toi, le seigneur ne condamne
Que les vers doux, faciles, arrondis,
Qui savent plaire à ce monde profane ;
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne ;
Les rimeurs durs vont tous en paradis.

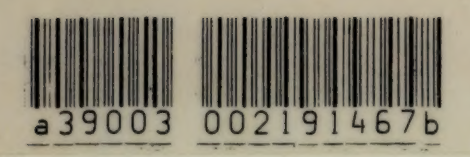
DERNIÈRE ÉPIGRAMME DE PIRON.

J'ACHÈVE ici-bas ma route;
C'était un vrai casse-cou,
J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou,
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu Piron, bon voyage.

FIN

Paris. — Imp. V. Goupy et Jourdan, rue de Rennes, 71.




a39003 002191467b